

par conséquent, tout lecteur anglais ou français peut savoir que nous publions également une version dans l'autre langue. Certains groupes ethniques au Canada demandent même quelque chose d'autre que les versions anglaises et françaises. Nous avons inscrit certains abonnés à la publication allemande et nous avons des abonnés que nous avons inscrits à la publication italienne, et ainsi un peu partout dans le monde, même en Asie. Si un abonné demande n'importe quelle langue de sa préférence, nous nous occupons de lui.

M. Fortier: En tant que Canadien, pourrais-je m'abonner à la publication américaine?

M. Zimmerman: Oui. Je souris, parce que c'est un point de vue canadien et je ne voudrais pas déformer la réponse. Il faudrait que vous demandiez plusieurs fois, certes, mais si la demande se faisait en sens inverse, ce serait accepté dès la première demande. Peut-être aurez-vous à en faire la demande trois fois—c'est un peu plus difficile, mais vous finiriez par l'avoir.

Le président: Y a-t-il d'autres questions? Sénateur Prowse, je crois que vous en avez une ou deux?

Le sénateur Prowse: Ce qui m'intéresse—j'ai lu votre liste ici et j'ai vu le nom de David MacDonald. C'est un reporter itinérant, n'est-ce pas?

M. Zimmerman: Oui.

Le sénateur Prowse: Et June Calwood?

M. Hancox: June Calwood—je crois, je suppose qu'il s'agit d'une autre revue—oui, *Maclean's*.

Le sénateur Prowse: Voici ce qui m'intéresse principalement. Êtes-vous en mesure de fournir un marché aux aspirants écrivains canadiens?

M. Hancox: Oui. Notre programme d'adaptation, par exemple, en est un où nous le faisons—si quelqu'un suggère qu'il serait intéressé à écrire pour le *Reader's Digest*, ce qui n'est pas la chose la plus facile au monde, parce qu'il s'agit d'un processus éditorial très long, nous évaluons le travail qu'il a fait par le passé et, s'il semble prometteur, nous lui proposons de faire une adaptation comme celle dont j'ai parlé au sénateur Davey plus tôt. Nous les faisons passer au travers de ce processus; par exemple Janice Tyrwhitt est inscrite là; Janice a commencé par écrire des adaptations pour nous et maintenant elle écrit des articles spéciaux; c'est la même chose pour Jeannine Locke et Robert Collins et, pour ce programme, nous nous occupons maintenant d'une variété d'écrivains.

M. Zimmerman: Voyez-vous, sénateur, nous allons plus loin que cela. C'est bien entendu, ce qui remplit la bourse de l'écrivain professionnel contemporain.

Le sénateur Prowse: Oui.

M. Zimmerman: Comme citoyens responsables et unis, nous essayons de faire plus que cela. Nous avons créé, il y a de nombreuses années déjà, des programmes de bourses pour les écrivains en herbe—celui qui a du flair et qui s'intéresse au journalisme ou même celle qui a du flair et qui s'intéresse au journalisme—nous ne faisons aucune distinction entre les hommes et les femmes dans ce sens, puisque nous tenons seulement compte de leurs aptitudes. Ainsi, à Laval, nous offrons une bourse importante que nous avons remise depuis plusieurs années. Carleton possède une bonne école de journalisme et là aussi nous donnons des bourses. Nous en donnons aussi à l'Université Western Ontario, ainsi qu'à l'Université de Montréal. Nous nous engageons même encore plus loin. Nous offrons des bourses à l'Institut Ryerson qui n'est pas une école de journalisme où l'on décerne des diplômes, mais d'où sont sortis quelques as du métier. En plus, nous avons aussi aidé, depuis plusieurs années, grâce à des bourses *Nieman* canadiennes, Ralph Hancox est une des premières personnes qui a réussi à obtenir une bourse—il s'est présenté au concours—il a ensuite obtenu un diplôme. Envoyer un journaliste diplômé et compétent faire une année d'études à l'Université Harvard, selon un programme de journalisme professionnel couronné par un diplôme, représente des frais allant de \$10,000 à \$18,000 à la compagnie canadienne. C'est une preuve, je crois, de l'intérêt que nous portons aux écrivains.

Le sénateur Prowse: Merci beaucoup.

Le président: J'ai seulement encore deux questions, si je le puis, et ensuite, M. Fortier, vous pourrez poser la dernière question, mais j'aimerais pouvoir ajourner la séance dans cinq minutes. Je crois que vous vous attendez à ma question, car je suis sûr que vous avez déjà dû y répondre à maintes reprises. De temps à autre, j'ai entendu des personnes critiquer la philosophie des textes littéraires condensés parce que, par exemple, on en modifie complètement le style. Pourriez-vous nous parler de cette question?

M. Zimmerman: Bien volontiers; peut-être l'un de nos rédacteurs aimerait donner aussi son opinion. C'est le genre de discours que tiennent les sophistiqués qui, avons-nous constaté, n'ont pas étudié notre produit. Prenons ceux qui écrivent dans nos magazines, ou dans nos livres, et posons-leur cette question directe et cynique—nous avons de fréquents témoignages verbaux à ce propos—je leur ai posé la question à titre d'homme d'affaires curieux: «Est-ce meilleur, est-ce pire, qu'est-ce qui manque»; toutes ces questions sont bien lourdes. On me répond continuellement la même chose: «Je ne m'étais pas rendu compte du peu de choses exprimées dans mon texte original. C'est un produit plus concis, plus lucide et je suis fier d'y